

# Son cri dans la tempête

Jean-Christophe HECKERS

A tous ceux qui m'ont poussé à terminer cette nouvelle.

L'orage fondit sur la base en un peu moins d'un quart d'heure, noyant le désert sous un déluge inimaginable. En un peu plus de temps qu'il n'en faut pour le dire, le sable était devenu une sorte de magma liquide, une boue tremblotante qui coulait sur les pentes des dunes. Les quelques instruments qui étaient restés dehors sombrèrent au fond des ruisseaux jaunâtres, et disparurent à tout jamais. C'est d'ailleurs pourquoi notre abri avait été bâti sur un large rocher, qui apparaissait maintenant comme un flot battu par les flots en furie.

Werner était satisfait: les réservoirs seraient pleins pour un bon bout de temps. Quant à moi, j'étais plongé dans un sérénité profonde, qui contrastait avec la violence des éléments déchaînés. Absorbé dans mes pensées, je contempiais les éclairs bleu-vert qui illuminaient les nuages noirs. Le tonnerre me parvenait aussi, dominant le fracas de l'eau qui s'abattait sur l'immense verrière.

Silencieusement, Holgerson entra, à peine signalé par ses pas feutrés. Il s'assit près de la lampe, et se plongea dans la lecture d'un livre que j'avais amené de la Terre. Werner, à l'autre bout de la pièce, faisait une partie d'échecs contre l'ordinateur. Le seul bruit qui nous parvenait était le crépitement de l'eau sur le toit.

Un autre éclair illumina le ciel, sa lumière pénétra brièvement dans la pièce, projetant les ombres fantastiques de nos trois silhouettes sur le mur du fond. Le tonnerre le suivit instantanément, faisant tout trembler.

Le silence retomba très vite. Holgerson referma le livre, me jeta un court regard auquel je répondis par un grognement vague, puis sortit.

Dehors, les dunes disparaissaient, fondaient doucement sous les cataractes d'eau tiède, le paysage se transformait lentement pour former un immense marécage bourbeux. Seules les plus hautes conservaient un tant soit peu leur forme originelle.

Oui, l'hiver était maintenant là, avec sa succession d'orages les uns plus violents que les autres. L'hiver n'était là que pour deux mois seulement, peut-être, mais deux mois pendant lesquels il faudrait rester à l'intérieur. Il n'était même pas question de sortir fut-ce une seconde. De toutes façons, l'on se serait immédiatement noyé.

C'était l'hiver. Je restai fixé avec délectation sur cette pensée, quelques minutes, juste le temps de m'endormir.

Deux heures suffirent au ciel pour se nettoyer. Quand je me réveillai, le soleil jaune brillait de mille feux, faisant miroiter les nappes d'eau. Un orage était passé, un autre le suivrait bientôt.

Je me levai de mon fauteuil, m'étirai, et regardai la plainemouillée. A perte de vue, il n'y avait plus aucune ondulation de terrain, même la plus minime. Nous étions au coeur d'une mer immobile et jaune.

Bien vite, l'eau s'infiltra sous le sable, qui sécha. Mais c'était un signe trompeur. En dessous, à quelques dizaines de centimètres à peine, le sol était parfaitement liquide. Sans hâte, je regagnai ma cabine pour aller me changer.

Le repas fut silencieux, mais pas triste. Simplement, chacun de nous était plongé dans ses pensées propres, et ne voulait pas en sortir. Après manger, mes deux compagnons allèrent dormir, et je restai seul dans la salle de coordination. Un nouvel orage faisait rage derrière la vitre.

Assis dans un fauteuil, je révisai mes notes pour mon rapport, et c'est là aussi que je m'assoupis.

Vers minuit, je fus réveillé par mes deux collègues et amis. Dehors, il pleuvait encore. Werner, le premier, prit la parole.

- Nous avons entendu un hurlement. Nous pensions que c'était toi.
- Comment était-ce?
- Terrible. A dire vrai, cela semblait venir de dehors.
- Dans ce cas, cela venait vraiment de dehors. Je n'ai jamais hurlé.

Holgerson me regarda longuement.

- Tu en es sûr?
- Certain. Peut-être y avait-il quelqu'un ou quelque chose, dehors. Cela ne fait que deux ans que l'homme a mis le pied sur cette planète, et, avouons-le, nous n'en savons pas tout.
- Peut-être, dit Werner en guise de conclusion. Nous verrons ça demain.

Ils retournèrent se coucher.

Je restai quelques minutes debout, attendant... Quoi, au juste? Je ne le savais pas. Puis je me ré-assis. J'avais un peu peur. Peur qu'il y ait quelque chose, vraiment, dehors. Peur que cette chose nous soit mauvaise. Pour me rassurer, j'allumai les projecteurs extérieurs.

La lumière avait du mal à trouer le rideau de pluie. Les gouttes tombaient dru, et au-delà de quelques mètres, on ne voyait plus rien qu'une sorte de brouillard épais. Le rocher, éclairé par les lampes, luisait. Un peu plus bas, la boue clapotait sinistrement. Et il y avait des vagues.

Cela me fit tressaillir. Il ne devait pas y en avoir. C'était impossible, il n'y avait pas assez de vent. Un formidable éclair vint ponctuer ma réflexion. A sa lumière, je vis... non ce n'est pas la peine de vous la décrire en détail. Prenez simplement un diplodocus avec des barbillons, cela fera l'affaire. La bête était gigantesque, à côté d'elle, vous eussiez paru telle une fourmi. Cette fois je hurlai vraiment.

Je me réveillai à l'infirmierie. En fuyant, je m'étais assommé contre un pilier.

- Voilà, dit Holgerson, en m'apportant un bon verre de rhum.
- Cela t'a fait un choc, hein?
- Assez. Vous l'avez-vue?
- Oui, à la lumière d'un éclair, comme toi.

Je m'assis sur le bord du lit.

- Je n'arrive pas à croire qu'un être aussi gros puisse vivre ici. Nous l'aurions déjà repéré.
- Pas s'il vient des montagnes du Nord, protesta Werner.

C'était vrai. Nous ne dormîmes pas de la nuit.

Au matin, l'orage s'éloigna, nous laissant un moment de tranquillité pendant lequel nous nous reposâmes. La bête n'était évidemment plus là, tout était calme autour de la base. A midi, nous ne déjeunâmes pas. La nuit nous avait fortement éprouvés, et nous étions encore en train de dormir. Ce fut seulement à deux heures que nous nous réveillâmes, car un nouvel orage avait éclaté. Personne ne parla de l'apparition de la nuit, jusqu'à ce qu'elle revienne. Dans ma panique, je l'avais vue énorme. En fait, elle ne faisait qu'une cinquantaine de mètres de hauteur. Elle nageait lentement, sa tête penchée sur son long cou faisait penser à un périscope géant. De temps en temps, elle poussait une sorte de barrissement aigu, un peu plaintif. C'était ça que Werner et Holgerson avaient entendu.

- Je me demande si elle est toute seule, souffla Werner. Je suis étonné que l'on ne voie qu'elle.
- Ce n'est peut-être pas la même que cette nuit. Après tout, il est possible que ces mastodontes vivent seuls.

Le visage de Holgerson s'illumina.

- Je pourrais l'équiper d'un émetteur. Je suis sûr qu'elle ne sentirait rien.

J'approuvai.

- Excellente idée. Comme ça nous pourrions savoir qui nous rendra visite, s'il s'agit de la même, ou d'autres.

- Comme vous voudrez, fit Werner. Je n'y vois personnellement aucune objection.

Le temps d'aller chercher la carabine et la capsule émettrice, nous nous retrouvâmes tous sur le toit, précairement abrités par des bâches. Il pleuvait des cordes, littéralement, et nous fûmes presque immédiatement trempés jusqu'aux os. Pendant quelques secondes, Holgerson balaya l'horizon avec la lunette infra-rouge, puis, la bête repérée, il visa et tira.

- Voilà, dit-il en se tournant vers nous. C'est fait. Là où elle est, la capsule ne risque pas de partir. Elle n'a pas eu mal, tout va bien. Rentrons, maintenant. Il faut aller vérifier qu'elle fonctionne correctement.

Après nous être séchés et changés, nous convergeâmes vers la salle de coordination. Holgerson nous y attendait, penché sur les écrans. Je hasardai la question fatidique:

- Alors?
- Ça marche. Tous les déplacements sont parfaitement retranscrits.

Werner fronça les sourcils.

- Vous avez-vu? Elle semble éviter les contours de la base. C'est plutôt étonnant, non?
- Oui, c'est vrai, répondit Holgerson. Il faudra étudier ça. Peut-être a-t-elle peur de quelque chose. Enfin, nous verrons bien.

Lentement, je m'approchai de la vitre et laissai errer mon regard au-dessus de l'étendue jaunâtre. Non loin, la bête patageait lamentablement, en s'aidant d'espèces de nageoires qui frappaient avec force la boue, la faisant gicler derrière elles. La tête se balançait doucement, se tournait dans tous les sens. Derrière elle...

Médusé, je constatai qu'une autre créature avançait en notre direction. Incapable de dire un mot, je n'émis qu'une sorte de gargouillement étranglé. Werner leva les yeux sur moi, puis regarda au-dehors.  
- Merdé alors! S'exclama-t-il.

Ayant enfin repris mes esprits, je me tournai vers Holgerson. Lui aussi regardait.

- Il va falloir que je ressorte. Possible que ce soit là un couple.

En courant presque il sortit de la pièce, et s'élança en direction de la trappe.

Quelques dix minutes plus tard, la seconde bête était pourvue d'un émetteur-balle, et nous pûmes suivre les déplacements des deux animaux.

Pendant près d'une demi-heure, ils ne bougèrent pas, restant l'un près de l'autre. J'avais l'impression qu'ils se parlaient. Ensuite, ils se dirigèrent ensemble vers le Nord, et disparurent des écrans.

o - Dorénavant, je vais faire enregistrer tous les déplacements des deux animaux.

- Dorénavant, je vais faire enregistrer tous les déplacements par l'ordinateur, dit Werner. Une fois qu'ils seront détectés, une bande magnétique conservera le tracé de leurs parcours.

Je hochai la tête.

- Cela nous évitera sûrement un temps fou à les attendre, mais j'ai bien peur que ces observations ne servent pas à grand'chose. Elles nous apprendront bien plus que ce que nous savons déjà.

- Détrompe-toi, rétorqua Holgerson. Avec ces relevés et les études qui seront faites, nous apprendrons probablement pourquoi elles ne s'approchent pas de la base. Ce sera déjà un point d'éclairci.

Je haussai les épaules. Tout ce travail me semblait inutile.

A six heures nous nous ruâmes sur le dîner que j'avais préparé avec difficulté, car je ne connaissais pratiquement rien des hydroponiques. Holgerson n'avait pas pu s'en occuper, pris qu'il était par l'installation des caméras extérieures. Malgré tout, les beefsteaks artificiels furent assez bons.

Les nuages avaient disparu en cours de l'après-midi, et maintenant le soleil resplendissait. Je ne me lassais pas de regarder ce ciel absolument bleu, transparent comme du cristal, et l'étendue nacrée du sable blanc mouillé.

Le beau temps ne dura guère. A huit heures, comme le soleil venait juste de disparaître, les nuages noirs s'amoncelèrent et il se remit à pleuvoir. Peu après, les deux mastodontes réapparurent sur les écrans de télévision. Les caméras n'enregistraient encore rien, car ils étaient trop loin. Quand ils arrivèrent à deux cents mètres, nous pûmes obtenir une image correcte mais un peu floue.

Des écrans de télévision, je reportai mon regard sur la verrière.

- Je pourrais prendre quelques photos, dis-je.

Holgerson, penché au-dessus de l'imprimante qui retranscrivait les déplacements des deux animaux sur une grande feuille de papier, hocha la tête, et j'allai chercher l'appareil.

Les premiers clichés, pris à la faveur d'éclairs assez lumineux, n'étaient pas très intéressants. Les deux créatures restaient l'une en face de l'autre, immobiles -ou presque. Au quatrième, quelque chose de plus original se présenta à mon objectif. La créature située à gauche s'était tournée vers nous. Quelques

secondes passèrent, puis elle se mit à barrir. Quand elle eut fini, l'autre lui répondit et il s'instaura un véritable dialogue; non pas une suite confuse comme chez la plupart des animaux: ici, chacune attendait que l'autre eût fini de "parler" avant de répondre. Cela ne me semblait absolument pas grotesque. Elles semblaient "discuter" naturellement, avec gravité, en appuyant parfois leurs affirmations d'un hochement de tête.

Au bout d'un moment, j'en arrivai à conclure qu'elles discutaient réellement. Tout le prouvait: les intonations, qui semblaient former différents mots parfois répétés au cours d'une même phrase, les mimiques - même remarque - et les longs regards qu'elles s'adressaient continuellement, des regards étonnamment expressifs et qui semblaient eux-mêmes faire partie du langage. D'ailleurs, je le compris assez vite, cette langue (ça ne pouvait qu'en être une) était toute en nuances qui rendaient les choses beaucoup plus précises et plus facilement accessibles, au contraire de la grande majorité des langages humains.

Le sujet était bien évidemment la base dans laquelle nous nous trouvions, et les deux créatures semblaient parfois en complet désaccord. La discussion était quelquefois mouvementée, les yeux devenaient subitement sombres, et ne retrouvaient leurs couleurs naturelles que quand les créatures étaient du même avis.

Vous m'accuserez peut-être d'anthropomorphisme outrancier, vu les circonstances, mais j'avais l'impression de me trouver face à deux vieux vénérables sages discutant de l'atterrissage d'un Martien devant l'immeuble de l'O.N.U. à New-York, tous deux se demandant la raison de la venue dudit Martien, et sa nature, et essayant de trouver des réponses cohérentes à ces questions.

C'était cette sensation que j'avais, bizarrement.

Werner et Holgerson n'y faisaient pas attention, sans doute prenaient-ils ces barrissements pour un quelconque chant d'amour, comme en possèdent nombre d'animaux sur Terre. Ils n'avaient pas su déceler l'intelligence sereine, calme et réfléchie, qui émanait de ces êtres, une intelligence avec laquelle nous n'aurions pas pu rivaliser.

Il était pratiquement minuit quand ce débat se termina, sur une suite de barrissements assez doux. Les deux créatures firent demi-tour, et s'enfoncèrent dans la nuit pluvieuse, vers le Nord, comme toujours. Je ne parlai bien entendu jamais à personne de ce que j'avais vu et compris: on m'aurait cru un peu dérangé, comme le deviennent parfois les hommes qui restent trop longtemps isolés de leurs semblables.

Nous ne revîmes plus jamais les deux créatures, ni d'ailleurs aucune autre sur cette planète. Elles avaient dû penser que nous présentions un danger potentiel pour elles, et avaient préféré nous éviter. Je ne leur donne pas tort, et comprends assez bien leurs motifs: on ne se méfie jamais assez de ce que l'on ne connaît pas.

Pour garder une trace de cette rencontre hors du commun, je fis un compte-rendu que j'insérai dans la mémoire de l'ordinateur, en en protégeant l'accès du mieux que je pus. Je doute maintenant que quelqu'un puisse un jour percer le secret de cette protection, mais c'est égal. Il reste toujours possible qu'un jour l'un de nos futurs successeurs sur cette base puisse prendre connaissance de ce que j'ai inscrit sur les mémoires holographiques de l'ordinateur. J'espère qu'il sera assez sensé et comprendra. L'humanité ne sera très certainement pas encore prête pour contacter de tels êtres, il lui faudra donc conserver ce rapport uniquement pour lui, et ne le divulguer à personne d'autre. L'humanité ne devra en prendre connaissance que quand elle aura atteint le degré de maturité nécessaire. Pas avant.

Cela, les créatures devaient le savoir. Maintenant, elles attendent certainement, elles aussi, le moment où elles pourront répondre aux hommes qui, depuis si longtemps, espèrent que l'une des voix de l'Univers fasse suite à leurs appels.

Ensuite...

